John Dewey, *Expérience et nature* [1925], présentation et annotation par Jean-Pierre Cometti, traduit et postfacé par Joëlle Zask, Gallimard, 2012, p. 29-32.

Le philosophe états-unien John Dewey vient d'évoquer les critiques philosophiques traditionnelles de l'expérience. Certains philosophes considèrent par exemple que l'expérience humaine est trop aléatoire pour connaître la nature, d'autres estiment qu'elle est un voile qui nous isole de la nature et qu'il faut donc transcender l'expérience pour connaître la nature. John Dewey expose alors sa position.

Dans les sciences de la nature, l'union de l'expérience et de la nature n'est pas perçue comme une monstruosité. Bien au contraire, pour que ses découvertes soient considérées comme authentiquement scientifiques, le chercheur doit utiliser la méthode empirique¹. Il est parfaitement clair, à ses yeux, que l'expérience, dès lors qu'elle est soumise à un contrôle précis, est la voie qui conduit aux faits et aux lois de la nature. C'est librement qu'il fait appel à la raison et au calcul ; il ne pourrait s'en passer. Il voit bien, toutefois, qu'au point de départ comme à l'arrivée d'une aventure théorique de ce genre il y a l'objet d'une expérience directe. La théorie peut certes intervenir tout au long d'un processus de raisonnement qui, dans un grand nombre de ses parties, s'écarte de ce qui fait l'objet d'une expérience directe. La vigne de la théorie qui s'y trouve suspendue n'en est pas moins attachée par les deux bouts au support de ce qui est observé. Le matériau sur lequel porte l'expérience est le même pour l'homme de science et pour l'homme de la rue. Il n'est certes pas donné à ce dernier de pouvoir suivre le raisonnement qui intervient sans aucune préparation particulière. Les étoiles, les pierres, les arbres et les créatures rampantes n'en constituent pas moins un même matériau d'expérience, pour l'un comme pour l'autre.

De tels lieux communs prennent toute leur importance quand la relation de l'expérience à la formation d'une théorie philosophique de la nature est en question. Ils indiquent que l'expérience, si l'enquête scientifique a sa raison d'être, n'est nullement une couche fine ou superficielle de la nature, mais qu'elle y pénètre, jusque dans ses profondeurs, de manière à en étendre l'emprise ; elle creuse dans toutes les directions et ramène ainsi à la surface des choses qui s'y trouvaient d'abord cachées, tout comme les mineurs empilent à la surface de la terre les trésors qu'ils en ont extraits. À moins d'être disposé à refuser toute validité à l'enquête scientifique, de tels faits possèdent une valeur qu'une théorie générale de la relation de la nature et de l'expérience ne peut ignorer.

On prétend parfois, par exemple, qu'étant tard venue dans l'histoire de notre système solaire et de notre planète, et dans la mesure où elle occupe une place triviale dans les vastes étendues de l'espace céleste, l'expérience est tout au plus un incident mineur et insignifiant dans la nature. Quiconque respecte sincèrement les conclusions scientifiques ne se refusera pas à admettre que l'expérience, en tant qu'elle existe, est une chose qui n'apparaît que sous des conditions hautement spécifiques, telles qu'elles se rencontrent chez une créature hautement organisée qui demande elle-même un environnement particulier. Rien ne permet de dire que l'expérience apparaît n'importe où et n'importe quand. Pour qui, toutefois, considère honnêtement l'enquête scientifique, il est clair que lorsque l'expérience apparaît, peu importe dans quelle portion limitée de l'espace et du temps, elle entre en possession d'une portion de la nature, et cela de manière à rendre accessibles d'autres parties de son environnement.

Un géologue vivant en 1928 nous parle d'événements qui ne sont pas seulement antérieurs à sa naissance, mais qui précèdent de plusieurs millions d'années le premier être humain ayant vu le

¹ Méthode empirique : méthode scientifique qui s'appuie d'abord sur l'expérience, avant l'abstraction, la déduction et le raisonnement.

jour sur cette terre. Pour y parvenir, il part de ce qui constitue le matériau présent de l'expérience. Lyell² a révolutionné la géologie en s'apercevant que le genre de choses dont on peut actuellement faire l'expérience à propos du feu, de l'eau et de la pression, est ce qui a permis à la terre de prendre les formes qui sont désormais structurellement les siennes. Lorsqu'on visite un muséum d'histoire naturelle, on peut apercevoir un bloc de pierre dont on apprendra, en lisant les indications fournies, qu'il provient d'un arbre qui a poussé cinq millions d'années plus tôt. Le géologue n'a pas sauté de ce qu'il pouvait voir et toucher à un événement survenu dans le passé ; il a comparé ce qu'il a observé avec une multitude d'autres choses, de différentes espèces, découvertes sur toute la surface du globe, il a comparé les résultats de ses propres comparaisons avec des données propres à d'autres expériences, par exemple celles de l'astronome. Ce qui veut dire qu'il a converti les coexistences observées en coexistences non observées, en séquences inférées³. Il peut alors, pour finir, dater son objet, le situer dans un ordre d'événements donnés. C'est le même genre de méthode qui lui permet de prévoir qu'en certains endroits certaines choses dont on n'a encore aucune expérience seront observées, après quoi il se donne les moyens de les faire entrer dans le champ de l'expérience. La conscience scientifique est en outre à ce point sensible à l'égard de la nécessité de l'expérience que lorsqu'elle s'emploie à reconstruire le passé, elle ne se contente pas tout à fait des inférences⁴ qu'elle tire d'une vaste accumulation de données irréfutées, si nombreuses et accumulées soient-elles. Elle s'efforce de réaliser des conditions de chaleur, de pression ou d'humidité, etc., lui permettant de reproduire effectivement dans l'expérience ce qu'elle a primitivement inféré.

Consigne : Vous résumerez le texte ci-dessus en 150 mots.

2 Charles Lyell (1797-1875) est un géologue britannique, spécialiste de la stratigraphie, c'est-à-dire l'étude des couches géologiques et leur datation. Il défendra notamment le principe d'uniformitarisme, selon lequel les structures géologiques passées ont été formées par des phénomènes (tectoniques, magmatiques, sédimentaires ou autres) agissant comme à notre époque.

3 Inférer : tirer une conclusion à partir de faits ou d'événements donnés.

4 Inférence : opération consistant à admettre une proposition en raison de son lien avec une proposition initiale tenue pour vraie.